

## CERCLE ROYAL GAULOIS ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Déjeuner-débat du 4 mars 2011.

« CHARLES-QUINT et BRUXELLES »

Exposé du marquis Olivier de Trazegnies

« CHARLES-QUINT, BRUXELLES, LES PAYS-BAS ET L'EUROPE. »

### 1. CHARLES-QUINT ET BRUXELLES.

Quand l'empereur arrive à Bruxelles le 17 septembre 1548, il est au faite de sa puissance, mais l'homme est malade et considère ses chers Pays-Bas comme un lieu de délices où il pourra reconstituer sa mécanique effondrée. L'ambassadeur français Marillac écrit de lui : *On peut en juger à voir qu'il a l'œil abattu, la bouche pâle, le visage plus d'un homme mort que vif, le cou exténué et grêle, la parole faible, l'haleine courte, le dos fort courbé et les jambes si faibles qu'à grand-peine il peut aller avec un bâton à sa garde-robe.* Le vainqueur de la ligue de Smalkalde dont Titien a immortalisé l'allure martiale à la bataille de Mühlberg (1547) apparaît comme un homme brisé, guère plus reluisant que son adversaire Jean-Frédéric de Saxe. Et pourtant il n'a que quarante-huit ans. L'idée de montrer à son fils héritier l'ensemble politique qu'il vient de constituer par la transaction d'Augsbourg soutient le mural d'un souverain qui songe déjà à abdiquer. Sa sœur Eléonore, l'ex-femme de François Ier, l'a rejoint après avoir été priée de déguerpir de la cour de France par un Henri II qui hait l'empereur depuis le temps de sa captivité en Espagne. Nos régions sont tenues d'une main de fer par son autre sœur, Marie de Hongrie, une Habsbourg atypique, brillamment intelligente et qui avait été attirée par la Réforme dans sa jeunesse.

La tournée du futur Philippe II sera triomphale et marquera l'apogée de la fortune et de la gloire des XVII provinces, mais le prince, élevé à Valladolid et incapable de s'exprimer autrement qu'en castillan, laissera une impression pénible. Ses gentilshommes, devant le peuple – sidéré –, font montre de coutumes espagnoles comme de parcourir la ville le dos nu en se flagellant mutuellement *au point que l'on pouvait voir le sang couler dans les rues.* Le sommet de ce voyage digne d'un héros antique sera la réception donnée par le Magistrat de Bruxelles et le défilé des corps de métier en mai 1549 au cours d'un Ommegang mémorable. Les figures mythologiques, les personnages de fantaisie, que n'eût pas désavoués Jérôme Bosch, alternent avec des chevaliers aux armures d'argent et des nobles appartenant aux élites «flamandes» et espagnoles. *On y voit un enfant déguisé en loup et monté sur un poney qui conduisait le diable, représenté sous la forme d'un monstrueux taureau jetant le feu par ses naseaux et portant un diabolotin entre les cornes.* Le plus étonnant des chars est ce fameux orgue à chats : *Un ours était assis devant un orgue, composé non de tuyaux, mais d'une vingtaine d'étroites cassettes oblongues ; dans chacune d'elles était coincé un chat dont la queue, sortant de la cage, était attachée au clavier par une corde ; l'ours, en appuyant sur les touches, tendait les cordes et tirait les queues des pauvres félins, dont les cris variés formaient une cacophonie tellement bizarre que l'on vit Philippe se départir de son austère gravité habituelle et rire à gorge déployée<sup>1</sup>.* Cristobal Calvete de Estrella, qui faisait partie de la suite du jeune prince, laissera deux livres enthousiastes consacrés à ces mois de fêtes dont

nul ne pouvait imaginer qu'ils seraient, quelques années plus tard, transformés en un désastre long de quatre-vingt ans.

Les années suivantes seront une calamité pour Charles Quint, avec la trahison de son protégé, Maurice de Saxe, et la reprise de la guerre contre la France. Il connaîtra encore un succès bien éphémère : le mariage en 1554 de son héritier, créé roi de Naples pour la circonstance, avec sa tante, Marie Tudor, reine d'Angleterre. Un moment, les contemporains pourront imaginer que la puissance de la Maison d'Autriche dominerait toute l'Europe. Mais la fin du XVI<sup>e</sup> siècle verra le déchirement des Guerres de religion et l'anéantissement du rêve de l'Empereur. Abattu, brisé, Charles abdiquera en 1555, au cours d'une cérémonie émouvante dans le vieux palais de Bruxelles à l'occasion de laquelle – image prémonitoire – il gagnera le trône appuyé sur le jeune Guillaume d'Orange. Il disparaîtra ensuite dans la solitude de Yuste en Estrémadure où le paludisme emportera son organisme affaibli (1558).

## **2. CHARLES QUINT ET LA NOBLESSE DES PAYS-BAS**

La Guerre de Cent ans avait laissé l'Europe Occidentale exsangue. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, il y eut cependant un phénomène «post-traumatique» de relance de la population, conjuguée à un réchauffement temporaire du climat. C'est ainsi que la France atteignit un Âge d'Or, tandis que la prospérité bourguignonne connut son chant du cygne. Malgré les luttes épuisantes entre les Valois et les Habsbourg, l'époque était à la prospérité des villes et des campagnes. L'Espagne venait de refaire son unité et commençait son aventure américaine. Déjà bien lancé sur toutes les mers du monde, le Portugal vivait la période la plus riche et la plus glorieuse de son histoire. En Italie, l'élan de la Renaissance se préparait à bouleverser la civilisation tout entière. La dynastie récente des Tudor et la politique prudente d'Henry VII, qui était aussi avare qu'avisé, préparaient le règne glorieux du terrible Henry VIII. De son côté, le port d'Anvers, où affluaient les banquiers allemands et florentins, servait de capitale économique à ce petit monde encore affolé par les armées et par la fortune du Grand Turc, mais déjà sûr de représenter la puissance montante. L'Occident prenait forme dans les fastes d'une ère nouvelle.

C'est sous de tels auspices que Charles d'Autriche, titré au berceau duc de Luxembourg, naquit à Gand le 24 février 1500. Si l'héritage qui lui était promis en faisait un dynaste important, nul ne pouvait deviner qu'il y joindrait des royaumes espagnols et Italiens ni l'immense Amérique. Vingt-cinq ans plus tard, l'enfant allait devenir le maître d'Etats sur lesquels jamais ne se couchait le soleil. Le titre d'Empereur, gagné de haute lutte en 1519, couronna une ascension presque irrésistible. Il avait pourtant connu pas mal de malheurs, avec des parents absents, un père mort subitement en septembre 1506 et une mère sombrant peu après dans la folie. Les responsabilités qui tombaient sur ce minuscule prince de six ans influencèrent profondément son caractère. Pendant longtemps on crut idiot ce jeune homme d'une extrême maigreur qui était paralysé par la timidité. Ce travers était au contraire l'indice d'un sens aigu de ses devoirs allié à une grande solitude. Néanmoins l'affection de sa tante Marguerite d'Autriche (parfois un peu mélancolique pour un adolescent) et surtout celle de ses sujets, qui l'entouraient de réjouissances et de fêtes populaires comme un coco d'amour, égayèrent une enfance que l'on aurait pu croire austère. Tout un environnement de grands seigneurs et de beaux esprits firent de lui un véritable humaniste. C'est le contraste avec François I<sup>er</sup> puis avec Henry VIII qui lui forgea une légende quelque peu rébarbative. En réalité, Charles d'Autriche, devenu Charles Quint, fut de très loin le plus consciencieux et le plus habile souverain de son temps. Là où le roi d'Angleterre - fort cultivé lui aussi - cédait à

des impulsions et à une sexualité brutale, face à un roi de France, charmeur superficiel et joyeux luron, qui joua souvent son royaume au poker de la politique (*Tout, durant son règne, se fit par secousse*), l'Empereur fut un vrai monarque, soucieux d'affirmer la gloire de sa maison pour mieux fédérer l'Europe chrétienne qu'il voulait unir contre le péril ottoman. À la différence de ses contemporains, il avait reçu une éducation religieuse emplie d'intelligence qu'il eut donc le loisir de pratiquer avec sincérité. On n'a pas suffisamment relevé l'emprise qu'exerça sur lui la haute noblesse de ses jeunes années. Cette caste, à peine sortie du Moyen Age, vivait à une période d'incroyable prospérité tout en cultivant l'esprit de chevalerie que le Hainaut, tout particulièrement, avait rendu exemplaire. Qui dit chevalerie dit honneur et surtout loyauté, vertu typiquement féodale puisque fondée sur la fidélité au serment donné à un autre homme. Or chez l'Empereur, qui se considérait comme l'héritier de César, d'Auguste et de Constantin, le seul suzerain possible était Dieu lui-même. Ce mélange de religion tolérante, d'honneur médiéval et d'esprit chevaleresque explique toute sa politique.

Orphelin à six ans, Charles n'eut d'autre famille que la noblesse de cour. Loin de se défier des grands seigneurs qui ailleurs voulaient empiéter sur le pouvoir royal, Charles les considéra toujours comme des proches. Ceux-ci lui étaient d'autant plus fidèles qu'ils le suivaient dans le sillage d'un cursus honorum inconnu depuis l'époque de Charlemagne. De ce point de vue, l'empereur fut l'exact opposé de Louis XIV. Qui étaient donc ces personnages à la fois décontractés, hautains et fastueux qui menaient en parallèle une existence de liesse familiale et une vie de bâtons de chaise ? Une sorte de vaste cohorte assemblée par l'unification récente des Pays-Bas, soudée par des aventures militaires et mise en joie par un confort chaque jour plus délicieux. L'époque est celle des remembrements patrimoniaux dus à l'expansion du marché des héritières. Si la seigneurie s'appauvrit du fait de l'évaporation des droits féodaux, la fortune de son maître s'accroît par le nombre, ainsi que par les faveurs du pouvoir. Les Croÿ, les Lannoy, les Melun, les Nassau, les Luxembourg, les Egmont, les bâtards de Bourgogne, les Lalaing, les Bruges-Gruuthuse, les Rolin d'Aymeries ou les branches fidèles des La Marck (plus tournés vers la France) sont encore sur la lancée de l'époque bourguignonne. D'autres noms, ralliés avec retard au pouvoir unificateur, essaient d'en retirer les bénéfices. On trouve dans ce lot des Brederode, des Wassenaar, des Rubempré, des Renesse, des Werchin, des La Baume Montrevel, des Glimes-Berghes, des Hornes, des Merode, des Montmorencys, des Hamal (Trazegnies), des Ligne, des Ghisteltes, des Wittem, des Henin-Liétard, des Sainte-Aldegonde, des Berlaimont, des Montfort, des Pallant-Culembourg, des Ongnies, des Jauche-Mastaing et bien d'autres que les alliances, le grand train de vie et les relations internationales transforment en divinités secondaires. Contrairement à la fièvre de construction qui saisit le royaume de France où le faste des Rohan, des La Rochefoucauld, des Montmorencys, des La Trémoille, du cardinal d'Amboise et des ténors de la cour laisse derrière lui des galaxies de pilastres et de cariatides, la noblesse des Pays-Bas édifie relativement peu. Certes Guillaume de Croÿ bâtit Heverlee, le seigneur de Boussu éblouit Charles Quint par la splendeur de son château qui peut se comparer à Ancy-le-Franc, les Croÿ-Chimay vivent comme des dieux dans leur acropole, les Nassau déploient leur importance à Breda ou à la Montagne de la Cour, les Berghes et les Lalaing utilisent à fond Keldermans et Jan Mone, mais la plupart des seigneurs se contentent d'architectures traditionnelles. Il y a d'autres manières de montrer qu'on est quelque chose : des tapisseries, des chasses, des vêtements brodés d'or, de la musique, des tournois, des joutes, des libations et des banquets à en perdre le gosier. Cette existence, très médiatisée, permet la bonne compagnie, les jolies filles, la vaisselle plate et les animaux exotiques.

Et puis il y a la guerre, les voyages, les missions diplomatiques, toujours présents durant le règne de Charles Quint. L'empereur est sans arrêt sur son cheval ou dans sa litière. Il

vogue jusqu'à Tunis et jusqu'à Alger, il parcourt l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la France, les Pays-Bas, toujours à courir derrière son ombre ou, plus exactement, à la poursuite de son rêve. C'est dans cet état d'agitation perpétuelle qu'il a besoin de conseillers fidèles, d'amis d'enfance, d'archiducs et d'archiduchesses soucieux du prestige de la dynastie. De tels gens de confiance sont puisés dans le vivier de ses souvenirs. S'il commence son règne avec les Flamands et les Francs-Comtois, il se laisse progressivement influencer par des fidélités venues d'ailleurs. Avec le temps, la ferveur du catholicisme espagnol le pousse vers un duc d'Albe ou un duc d'Albuquerque, cependant qu'à Gênes, Andrea Doria lui assure la maîtrise de la Méditerranée occidentale.

L'année 1549, qui constitue le sommet de son règne, verra ce beau monde triompher dans les fastes de Bruxelles et de l'Ommegang.

### 3. CHARLES QUINT ET L'EUROPE

Nos manuels d'histoire sont faits de clichés. Comment s'en étonner ! Il faut bien que des événements d'apparence occulte entrent dans la grille informatique de nos jeunes cerveaux. Ainsi l'affrontement entre Charles Quint et François Ier évoque-t-il irrésistiblement le « Kaiser Guillaume » imposant son diktat dans la galerie de Versailles. Charles Quint rêvait de domination universelle et son adversaire, le premier « roi chevalier », défendait la valeureuse nation française avec la même ardeur que celle qui le poussait à rôtir le balai. Si le roi de France était un prince de la Renaissance, grand « despensier » en matière de châteaux et de dames, le jeune souverain qu'un destin funeste avait placé à ses frontières ne pouvait qu'être sombre, avare, sournois et d'un commerce austère. Comment aurait-on encore l'audace de prêter à cette intelligence étriquée quelque *grand dessein* ? Or il faut se rendre à l'évidence. François Ier fut un grand roi parce que son époque fut grande, avec une population en pleine expansion démographique et un climat, sortant momentanément du « petit âge glaciaire ». Ce réchauffement favorisa l'agriculture, cette belle activité que Sully, un peu plus tard, résuma en une formule célèbre : *Labouraige et pastouraige sont les deux mamelles de la France*. Pour le reste, le bon roi François se conduisit bien souvent en écervelé.

Le malheur de Charles Quint fut de crouler brutalement sous le poids d'héritages imprévisibles. Les domaines autrichiens étaient modestes, mais la richesse des Pays-Bas faisait déjà de lui un des arbitres de l'Europe. La succession d'Espagne, à laquelle s'ajouta l'Amérique, cette belle inattendue, lui tomba dessus. Il aurait pu en rester là, mais, par un réflexe de fidélité dynastique, il se porta candidat à l'Empire pour la plus grande douleur de ses finances. François Ier, qui ambitionnait la même chimère, ne lui pardonna pas cette humiliation. L'Empire était un puits sans fond dans lequel s'enracina la doctrine de Luther. Comme de surcroît, l'empereur était un bon catholique, il voulut à la fois réformer l'Eglise, la « prostituée de Babylone » et empêcher les dérives du libre-arbitre au moment où le continent tout entier menaçait d'être dévoré par le Grand Turc. Dans les quelques traités qu'il dut conclure avec Soliman le Magnifique, ce dernier refusait de considérer Charles comme autre chose qu'un roi d'Espagne. L'empereur au sens propre, c'était lui, *l'ombre de Dieu sur terre*, qui se considérait comme l'unique successeur d'Auguste, de Constantin et de Justinien. Il y avait donc du côté du Bosphore un homme qui rêvait de reconstituer l'empire romain et, partant, de se donner la maîtrise du monde pour la plus grande gloire de l'islam. Après tout, Constantin le Grand n'avait pas voulu autre chose en tolérant que triomphât une religion nouvelle qui offensait la *virtus romana*. Charles Quint, qui avait reçu une excellente éducation, savait bien que la logique ottomane n'était pas différente de celle de ses ancêtres et

que les forces du Sultan, avec une armée permanente de 300.000 hommes et des équipements performants, étaient supérieures à celles de tous les royaumes chrétiens assemblés. Lui seul, qui régnait de facto sur toute l'Italie, même s'il n'était en titre que roi de Naples et duc de Milan, savait où se trouvait le véritable adversaire. Pas une fois au cours de son règne, il ne fut à l'origine des hostilités franco-habsbourgeoises qui ruinèrent ses rêves et sa santé, mais il guerroya toujours avec l'espoir de récupérer son cher duché de Bourgogne dont il estimait que sa grand-mère avait été injustement spoliée.

L'idéologie européenne sur laquelle s'appuyait Charles de Habsbourg n'était évidemment pas celle d'aujourd'hui. A l'*Oikoumenè* (collectivité) antique avait succédé la notion de « chrétienté », c'est-à-dire une identité entre les peuples du continent qui transcendait leur obédience politique. Depuis la croisade contre les Borusses (les Prussiens) à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et la conversion de Jagellon, grand-duc de Lithuanie (1385), toute l'Europe géographique était chrétienne et donc porteuse d'une idéologie homogène. Seuls les Juifs et les morisques d'Espagne (qu'on accusait de connivence avec l'ennemi) manquaient à l'appel, mais ils étaient très minoritaires. La menace ottomane, nourrie de l'idée d'une autre Europe, était donc le négatif accompli de cette image d'Epinal. Cela explique l'indignation profonde de l'Empereur quand il apprit que le roi « très chrétien », en l'occurrence François I<sup>er</sup>, s'était allié contre lui au Grand Seigneur.

Les deux ennemis, ou plus exactement rivaux, avaient un profil psychologique très différent. François, fils chéri d'une mère ambitieuse, était celui à qui tous les bonheurs venaient sans rien faire. Charles avait à peine connu ses parents et il traîna presque toute sa vie le remords d'avoir usurpé les trônes de sa mère qui vécut, recluse à Tordesillas, jusqu'en 1555. Il fut élevé par de grands seigneurs flamands autour de sa tante Marguerite d'Autriche. Guillaume de Croÿ, son tuteur, était partisan de la paix avec la France, non seulement parce que sa puissante famille y avait laissé ses racines et pas mal de biens, mais parce qu'il mesurait les faiblesses d'un *regnum* hypertrophié, aux intérêts souvent contradictoires. De plus, cet homme, considéré comme avide, était un pacifique et un diplomate né. Il n'eut jamais un regard pour l'Empire, mais pressentit que l'Espagne serait la grande puissance à venir. Cette éducation à la fois sévère et tolérante fit du jeune Charles un homme de devoir. Du Moyen Age, il avait hérité certaines vertus chevaleresques, comme la loyauté et le respect de la parole donnée. En revanche, son éducation humaniste et son identité incertaine (était-il allemand, autrichien, flamand, espagnol, italien ?) en firent un citoyen du monde. Très timide et renfermé durant sa jeunesse, au point que certains le croyaient idiot, alors qu'un tel comportement trahit plutôt le sens profond des responsabilités, il prit confiance en lui quand il put épanouir ses dons au sein d'une noblesse « flamande » qui fut sa véritable famille. En qualité de chef de l'Ordre de la Toison d'Or, ce sentiment d'être un *primus inter pares* plutôt qu'un maître absolu développa en son for intérieur le sens de la tolérance qui fit tellement défaut plus tard à son fils Philippe. S'il finit par persécuter les protestants, après avoir d'ailleurs beaucoup hésité (son neveu et gendre, Maximilien d'Autriche, penchait pour la Réforme, tout comme sa sœur Marie de Hongrie), c'est parce que les querelles religieuses lui apparaissaient comme un facteur de trouble et une cause de dissolution de l'Empire. Impuissant à diriger ce grand Etat morcelé depuis des siècles, il voulut au moins que son nouveau royaume d'Espagne, conquérant d'un continent à peine découvert et placé aux avant-postes de la Chrétienté, devînt un modèle d'unité pour le reste de l'Europe. Ses prises de Tunis et d'Alger furent en grande partie le fait des troupes espagnoles. Il les ressentit, non pas comme des croisades au sens traditionnel du terme, mais comme des actions exemplaires, destinées à montrer aux Européens que la victoire sur l'ennemi (en l'occurrence les Turcs,

passablement diabolisés avec l'aide de la Papauté) était possible et que le salut du chevalier chrétien viendrait de son sacrifice.

Ce mélange du passé et de l'avenir ne doit pas le classer dans la catégorie des « has been ». Il y avait en lui la fameuse *gravitas* des Habsbourg, c'est-à-dire la certitude d'être mandaté par Dieu pour rétablir l'harmonie du monde, mais aussi un amour de la vie et des belles choses qu'il n'hésita pas à sacrifier. Hors mariage, il eut des maîtresses, car il aimait les femmes et les fêtes, mais il s'imposa de toujours faire passer l'intérêt général avant ses propres passions. C'est en cela aussi que Charles Quint est moderne et préfigure le rôle de la monarchie après la Révolution française, facteur d'unité, semeur d'exemple et dont les titulaires auraient pu dire comme le maréchal Pétain (qu'on me pardonne cette analogie qui doit être replacée dans son contexte) : *Je fais à mon peuple le don de ma personne*. Charles Quint fut sans doute un Européen sans le savoir, mais avant tout un homme qui considéra sa fonction héréditaire comme un sacerdoce au service du bien commun.

<sup>1</sup> Ces deux dernières citations sont tirées du *Charles Quint Empereur des deux Mondes* par le vicomte Charles Terlinden.